



Revue européenne des migrations internationales

vol. 24 - n°2 | 2008

Pratiques transnationales - mobilité et territorialités

SANTELLI Emmanuelle, *Grandir en banlieue. Parcours et devenir de jeunes Français d'origine maghrébine*

Paris, CIEMI, Collection Planète Migrations, 2007, pp. 300. ISBN : 978-2-916827-00-1

Julie Garnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/4732>

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2008

Pagination : 219-222

ISBN : 978-2-911627-49-0

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Julie Garnier, « SANTELLI Emmanuelle, *Grandir en banlieue. Parcours et devenir de jeunes Français d'origine maghrébine* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 24 - n°2 | 2008, mis en ligne le 16 décembre 2008, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/4732>

NOTES DE LECTURE

RASAMOELINA Henri

Madagascar. État, communautés villageoises et banditisme rural, Paris, L'Harmattan, 2007, 250 p.
ISBN : 978-2-296-03873-3

Dans une préface très éclairante, Jean Pavageau souligne d'emblée que « le vol de zébu, au même titre que le retournement des morts, est depuis toujours présenté comme une spécificité de la culture malgache, une pratique curieuse et exotique qui perdure encore de nos jours » (p. 7). Sa signification a cependant beaucoup évolué au fil du temps : de rituel de passage et d'affirmation identitaire à travers des affrontements entre jeunes d'un même clan, puis entre groupes rivaux, on est passé peu à peu à des préoccupations ou à de enjeux mercantiles et, plus récemment, à une forme de contestation du système politique impliquant à plusieurs niveaux l'appareil d'État.

L'enquête minutieuse menée par Henri Rasaomelina, professeur de sociologie à l'université de Fianarantsoa, nous conduit en pays Betsileo, dans la Haute-Matsiatra, à la fois berceau de nombreux royaumes et région traditionnellement très touchée par ce fléau. Trois grandes parties composent cet ouvrage. La première, prenant appui sur des données tant territoriales que socio-historiques, nous livre des éléments de contextualisation et insiste non sans raison sur le poids du lignage (foko) et sur l'importance, dans la réalité quotidienne des familles et des communautés villageoises, du rôle et de la place du bœuf le quel, comme le faisait déjà observer en 1938 le Père Dubois dans l'un de ses écrits, est « celui qui est la richesse de tous et que l'on chante sur tous les tons ; celui que l'on contemple sans se lasser, dont on connaît toutes les particularités et pour qui la langue se met en frais de dénomination selon l'âge, la taille, la robe, les mouvements ; celui aussi dont on tire partie de toutes les manières » (p. 38).

Après cette mise en perspective, l'auteur se focalise sur le XIX^e siècle, brigandage et insécurité étant alors le lot commun, à l'exception de deux décennies d'accalmie entre 1860 et

1880. Tous ces soubresauts sont mis en relation avec les changements intervenus dans les rapports de force au sein de la monarchie merina, l'influence des missionnaires et les tensions avec la France devant être également prises en compte.

Les trois derniers chapitres mettent respectivement l'accent sur les pressions exercées par l'administration coloniale après l'annexion de la Grande Ile, sur la relative stabilité des années 1960 et sur l'actuelle recrudescence du phénomène, avec — sur fond d'insatisfaction, de frustration ou de malaise social — son cortège de coups et blessures, de trafic d'armes et de complicités...

Au terme de cette contribution bien documentée, il apparaît que la référence à un passé mythique, structuré autour de l'amour du prochain et de l'harmonie dans la parenté (fihavanana), doit être à bien des égards relativisée, la compréhension du « banditisme rural » et de sa figure emblématique (le dahalo) nécessitant une méthodologie adéquate.

Gilles FERRÉOL

Université de Franche-Comté (LASA,
laboratoire de socio-anthropologie)

SANTELLI Emmanuelle

Grandir en banlieue. Parcours et devenir de jeunes Français d'origine maghrébine, Paris, CIEMI, Collection Planète Migrations, 2007, pp. 300.
ISBN : 978-2-916827-00-1

Dans ce livre, Emmanuelle Santelli, spécialiste des trajectoires des familles maghrébines en France, s'attèle à comprendre comment de jeunes français nés de parents maghrébins qui ont grandi dans un même quartier de banlieue, prennent place dans la société française. Alors que les événements récents de novembre 2005 relancent le débat sur les problèmes spécifiques des populations résidant dans ces quartiers, l'auteur se défend ici d'écrire un livre de plus sur les jeunes des banlieues. Loin de se satisfaire d'une explication déterministe, l'auteur cherche au contraire à produire un autre regard sur la

réalité de l'ensemble de ces jeunes de banlieue, un regard complexe qui intègre l'hétérogénéité des destinées et refuse les pré-supposés. Dans ce cadre, le questionnement sociologique se trouve nécessairement décentré : Comment dans un même contexte résidentiel et à partir d'un passé similaire, se construisent des parcours d'entrée différents dans la vie adulte ? Que deviennent ces jeunes à l'âge adulte ? Et comment se déroule leur itinéraire professionnel ?

Pour éclairer cette réalité, l'auteur adopte une posture méthodologique originale croisant différentes techniques d'enquête : enquête par questionnaire, récits biographiques et entretiens. La population d'étude se compose de jeunes français, nés de parents maghrébins, âgés entre 20 et 30 ans au moment de l'enquête et ayant vécu plus d'une dizaine d'années dans un même quartier de l'agglomération lyonnaise. Sur une cohorte de 473 jeunes, 200 jeunes ont été interrogés et 30 ont fait l'objet d'entretiens approfondis et répétés sur une année. Ce dispositif méthodologique permet non seulement de décrire exhaustivement les parcours de ces jeunes sans se cantonner aux plus visibles, ceux qui se réunissent généralement en bas des immeubles et qui sont perçus comme jeunes délinquants. Il permet aussi et surtout de dégager des typologies à l'intérieur d'une même population démontrant ainsi la diversité des trajectoires possibles. Quatre groupes de jeunes sont ainsi présentés dès l'introduction et font figure de cadre d'analyse : « les outsiders », « les self-made men », « les intellos précaires » et « les actifs stables ». L'analyse des trajectoires d'un groupe à l'autre se trouve par ailleurs renforcée d'une lecture comparée des parcours entre les jeunes français nés de parents maghrébins et les jeunes français nés de parents non-immigrés. Cette lecture comparée traitée à la fin de chaque partie est rendue possible par l'exploitation des résultats de l'enquête nationale « Étude de l'histoire familiale » conduite en 1999 par l'INED et l'INSEE.

L'ouvrage s'organise en quatre parties retraçant de manière chronologique le cheminement de ces jeunes. Ces parties sont enrichies d'encadrés méthodologiques et de remarques conclusives. Dans la première partie, l'auteur nous fait entrer de plein pied dans les par-

cours scolaires et les caractéristiques familiales de ces jeunes. Partant de données quantitatives, Emmanuelle Santelli met en exergue la forte proportion de ces jeunes issus d'un milieu populaire immigré à quitter l'école sans diplômes (34 % des jeunes habitant dans le quartier, 25 % sur l'ensemble des jeunes interrogés). Ces écarts notables de scolarité sont le résultat d'une conjonction de facteurs (absence d'intervention du milieu familial, faibles ressources financières, effets des pratiques discriminatoires en matière d'orientation) qui « se surajoutent à une situation peu favorable aux familles populaires et d'origine étrangère. » Aussi, si ces données n'apportent pas en soi d'éléments nouveaux sur le rôle de l'école, et du collège en particulier, dans le devenir professionnel de ces jeunes, l'analyse a le mérite de revenir sur les conditions de scolarisation et d'en décrire les effets sur l'estime de soi.

Dans la deuxième partie, l'auteur aborde une autre étape importante du cycle de vie de ces jeunes : l'entrée dans le monde du travail. L'analyse s'appuie sur une autre fraction de l'échantillon, ceux qui ne sont plus scolarisés au moment de l'enquête (soit 144 individus), et révèle une insertion professionnelle marquée par des processus de précarisation salariale et des formes de discriminations subies (concentration dans des emplois temporaires et non qualifiés). Pour autant, l'auteur relativise la thèse du déclassement social pour les jeunes actifs en particulier. Le statut professionnel comme le type de contrat de travail sont des indicateurs pertinents mais insuffisants pour rendre compte de leur situation professionnelle. L'auteur valide en ce sens la thèse de Robert Castel (2001)¹ : « Si les jeunes sont plus touchés par la précarité de l'emploi, ceci n'est pas lié à leur jeunesse, mais à leur qualité de nouveaux entrants sur le marché du travail, et donc au fait qu'ils sont davantage exposés au changement de régime du travail impulsé par les politiques d'entreprises à la recherche d'une

¹ Robert Castel, 2001, *Les jeunes ont-ils un rapport spécifique au travail en France ?*, in Laurence Roulleau-Berger, Madeleine Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord. La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.*

plus grande compétitivité dans une économie mondialisée. (p. 162) » *Dans cette perspective, les discriminations ethniques ne sont plus comprises comme une variable explicative indépendante, elles se surajoutent à leur statut de nouvel entrant. L'interprétation combinée en termes de genre, de relations interethniques et de complexification du marché du travail semble donc particulièrement heuristique pour saisir toutes les dimensions de la situation de précarité de ces jeunes. Concernant le genre, l'auteur souligne les points de divergences. Si l'insertion professionnelle joue en faveur des femmes (« elles réussissent mieux que les hommes. » p. 84), à qualifications équivalentes, leurs conditions de travail demeurent difficiles et leurs positions professionnelles réduites. Enfin, la perspective biographique introduite dans le chapitre 3 affine l'analyse en considérant les marges de manœuvre de ces jeunes. De sorte que, même les plus vulnérables, ici le groupe « d'outsiders », sont capables de résistance. Seuls les moyens mobilisés diffèrent : engagement religieux pour les uns, ressources familiales pour les autres.*

Dans la troisième partie, l'auteur éclaire les rapports que ces jeunes entretiennent dans le temps à leur quartier d'enfance. Pour tous, le quartier symbolise en effet un espace ambivalent de protection et de relégation, qui justifie leur projet de partir. Seulement, la réalisation de ce projet s'affirme inégalitaire. À ce titre, les « outsiders » qui sont les plus « immobiles » et les moins qualifiés sont aussi « ceux qui ont le moins de probabilité de quitter le quartier. » Si le lien entre une faible mobilité urbaine et l'expérience de la précarité a largement été démontré dans les recherches urbaines (voir notamment les travaux de L. Roulleau-Berger)², l'intérêt de cette perspective réside, à notre sens, dans l'attention qu'elle porte aux processus de socialisation dans et par l'espace. L'auteur démontre en effet que la mobilité résidentielle n'est pas un critère déterminant dans la rela-

tion au quartier. « C'est l'absence d'autres alternatives qui maintiennent les jeunes "attachés" au quartier, car, quand aucune autre alternative n'est possible, tout leur mode de vie découle de leur appartenance au quartier. » (p. 197) De sorte qu'on peut se distancier physiquement du quartier et y rester attaché socialement. Le quartier reste donc un marqueur identitaire fort pour ces jeunes. Il n'en demeure pas moins que la mise à distance géographique reste capitale en ce qu'elle leur permet de se départir d'une identité assignée. En somme, le mérite d'Emmanuelle Santelli est d'avoir su pointer la complexité temporelle et identitaire de ces interactions, traversées par des « contradictions entre les groupes d'appartenance et les groupes de référence, et ce qui permet le passage de l'un et à l'autre. » (p. 230)

Dans la dernière partie, l'auteur poursuit l'appréhension de ce que signifie grandir et quitter son quartier, en interrogeant les processus d'individualisation. Dans ce cadre, trois thématiques sont abordées : la décohabitation, la mise en couple et les relations avec les parents. Si les écarts de position entre les groupes de jeunes qui accèdent à l'individualisation sont ici moins prononcés, ils sont à l'inverse extrêmement forts entre les jeunes français nés de parents non immigrés et les jeunes français nés de parents immigrés. Les modes d'entrée dans la vie adulte des jeunes français d'origine maghrébine révèlent en effet une nette différence de comportements avec les autres jeunes de même âge (logique de sécurité affective et matérielle, trajectoires d'installation qui les rapprochent des jeunes français d'origine espagnole et les distinguent des autres jeunes français) ainsi que des décalages entre l'acquisition d'une indépendance financière et la capacité à affirmer son individualité. Trois attributs conjoints semblent dès lors nécessaire à l'amorce d'un processus d'individualisation réussi : l'emploi, le mariage, l'installation. En l'absence d'un de ces attributs, l'individualisation se trouve tout simplement « bloquée », reportée, irrésolue.

« Grandir en banlieue » découvre une autre réalité de la vie des jeunes de banlieue, une réalité complexe et non plus uniformisée. Son originalité tient tout autant à la qualité de son questionnement qu'à sa structure même. Le pari de l'auteur de tenir ensemble deux re-

2 Laurence Roulleau-Berger, 1999, *Le travail en friche. Les mondes de la « petite » production urbaine. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.* Laurence Roulleau-Berger 1991, *La ville intervalle : jeunes entre centre et banlieue. Paris, Méridiens Klincksiecks.*

gistres de questionnements - une interrogation sur les spécificités, les similitudes et les différences entre les parcours de jeunes - une interrogation sur l'articulation des effets de la transformation du marché du travail et des discriminations socio-ethniques, acquiert son intelligibilité de la confrontation des données recueillies avec les caractéristiques socio-professionnelles de ces jeunes, l'histoire inter-générationnelle et la dimension du genre d'une part et d'autre part de la mise en perspective de la situation étudiée avec d'autres situations issues de la littérature sociologique (notamment les travaux de S. Beaud, de F. Dubet et de L. Chauvel)³. Une seule faute

note, si tant est qu'elle en soit une, réside dans le choix de ne pas traiter indépendamment et plus longuement la question de la construction identitaire. Il nous semble en effet que cette question ouvre de nouvelles perspectives de recherche sur les processus et les formes de reconnaissance dans les sociétés contemporaines. Une thématique de plus en plus prégnante dans les recherches sociologiques actuelles sur les migrations internationales et les relations interethniques, qui, pourtant, ne fait pas l'objet, à ce jour, de développement théorique et critique conséquent⁴.

Julie GARNIER

(Université de Poitiers, Migrinter)

3 Stéphane Beaud, 2002, 80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire. Paris, La Découverte. François Dubet, 2003, La galère. Jeunes en survie. Paris, Fayard (1^{re} éd. 1987). Louis Chauvel, 2002, Le destin des générations. Paris, PUF (1^{re} éd. 1998).

4 À l'exception des travaux de Jean-Paul Payet et Alain Battegay (eds.), 2008, La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.